

## Essai

---

Number 111, Summer 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19590ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

### ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this review

(2008). Review of [Essai]. *Nuit blanche*, (111), 41–61.

**André Major**  
**L'ESPRIT VAGABOND**  
**CARNETS**  
 Boréal, Montréal, 2007,  
 325 p. ; 25,95 \$

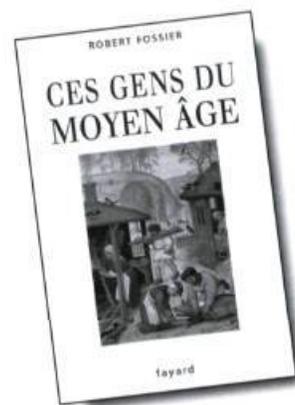
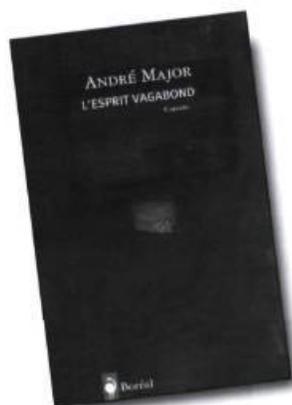
*La folle d'Elvis*, le recueil de nouvelles qu'André Major a fait paraître au début des années quatre-vingt, m'avait laissé le souvenir d'une écriture rapide, incisive, nerveuse, efficace, et je m'étais toujours promis de remonter le fil de l'œuvre. Mais c'est le temps qui s'est défilé, multipliant les promesses non tenues. Je me suis donc plongé dans la lecture de *L'esprit vagabond* avec le sentiment d'un rendez-vous sans cesse reporté.

*L'esprit vagabond* se présente au lecteur sous l'appellation « carnets », laissant entendre qu'ils regroupent de manière éparse les réflexions de l'auteur sur l'écriture, les faits divers qui trament le quotidien, les jalons d'une œuvre en construction – ici *La vie provisoire* à laquelle travaille André Major au moment de l'écriture de ces carnets. Mais rapidement les carnets empruntent la voie, la forme du journal intime, ce dont convient lui-même le diariste : « Ce journal – car c'en est un quand je ne passe pas un jour sans y mettre mon grain de sel –, c'est en le relisant que j'en évalue l'effet, qui est de me purger l'âme dans le moment même où je m'y expose, et de favoriser une identité élargie, enrichie même par le recours au langage ».

Se purger l'âme. André Major a accumulé nombre de frustrations au fil des ans : reconnaissance timide d'une œuvre qui compte pas moins

d'une vingtaine de titres (poésie, théâtre, romans, nouvelles, carnets, correspondance), agacement répété à l'égard des multiples penchants et travers d'une société en mal d'identité qui se cherche une maturité d'emprunt (André Major s'attaque particulièrement à deux icônes, deux symboles d'affranchissement de la société québécoise – ou qui nous sont présentés tels : le souverainisme et le féminisme contre lesquels toute forme de critique lui apparaît honnie sous peine de passer pour rétrograde). À l'instar de Montaigne, de Witold Gombrowicz et de bien d'autres libres penseurs dont il se réclame, André Major ne tolère aucun diktat et se révèle impitoyable devant la bêtise, et encore davantage devant sa consécration.

Les carnets, écrits dans une langue qui ne souffre aucune approximation, retracent les années 1993 et 1994 qui ont précédé la parution de *La vie provisoire*. Entre deux coups de gueule, pourrait-on écrire, André Major laisse aussi place à l'homme d'âge mûr qui aspire à une plus grande quiétude, à l'apaisement que lui procurent ses fréquents séjours à la campagne où il se plaît chaque fois à endosser ses vieilles fringues, qui lui vont mieux que le déguisement social auquel le travailleur doit s'astreindre. Les réflexions sur l'écriture demeurent sans doute les passages, à mes yeux, les plus intéressants, ceux où la réflexion de l'écrivain donne sa pleine mesure, se révèle la plus généreuse une fois délestée du poids de l'amertume. À cet égard, retracer les références littéraires de l'écrivain s'avère plus riche que sui-



vre ses déplacements géographiques lorsqu'il ne nous donne des lieux visités que des indications secondaires, voire des impressions communes. Quant aux autres aspects du journal, ils nous rappellent, si besoin est, que tout écrivain est confronté aux mêmes grandeurs et misères de la vie en société, fait face aux mêmes obligations quotidiennes, et que la fugue est un art qui exige qu'on s'y consacre avec sérieux.

Jean-Paul Beaumier

**Robert Fossier**  
**CES GENS DU MOYEN ÂGE**  
 Fayard, Paris, 2007,  
 408 p. ; 34,95 \$

C'est à la visite guidée d'un espace mental que nous convie Robert Fossier dans son dernier ouvrage, *Ces gens du Moyen Âge*. En effet, ni l'histoire des grands ni le rappel des hauts faits qui ont marqué ce long millénaire ne trouvent écho dans cet ouvrage. On n'y trouvera pas non plus un traité sur la vie quotidienne au temps des cathédrales, pas plus qu'un inventaire de types humains de l'époque : seigneur, chevalier, clerc, troubadour, etc. L'auteur laisse toute la place à l'homme du commun « dans son corps,

son âme, son cerveau et son environnement ». Ce lointain ancêtre, Robert Fossier le saisit ici dans sa pérennité et nous le présente comme notre semblable.

L'historiographie traditionnelle fait remonter au V<sup>e</sup> siècle le début du Moyen Âge pour le faire se terminer au XVI<sup>e</sup> siècle, avec la Renaissance. Or, rien ne relie le manant des temps carolingiens au contemporain de Jeanne d'Arc. C'est donc pour garder une certaine homogénéité à son propos que Fossier a restreint son champ à la période qui va du XII<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> siècle, français surtout. L'auteur y aborde tour à tour les questions du vieillissement, des rapports de l'humain avec la nature et avec les animaux, de ses modes d'apprentissages, de sa représentation de Dieu, de sa conception du bien et du mal, etc.

Le livre se déroule sur le ton de la causerie savante, dépouillée de l'appareillage coutumier du livre d'universitaire. Ce qui permet à l'auteur de formuler, au passage, ses propres opinions sur notre époque en la mettant en parallèle avec l'univers féodal. Mais, attention, si l'on échappe aux notes de bas de page, on n'échappe pas au vocabulaire pointu et à un style souvent précieux. Livre d'hu-

# I correspondance, globalisation, récit de voyage, traduction

maniste autant que d'érudit, d'une très grande richesse et facile d'accès, *Ces gens du Moyen Âge* dégonfle bien des mythes et des idées reçues sur l'*homo medievus* et son époque.

Yvon Poulin

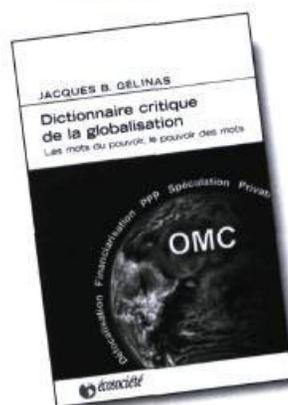
**Édition préparée par Mariel O'Neill-Karch**  
**EN DÉPIT DES FRONTIÈRES LINGUISTIQUES**  
**CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE ENTRE GERMAINE GUÈVREMONT ET WILLIAM ARTHUR DEACON (1946-1956)**  
 David, Ottawa, 2007, 206 p. ; 25 \$

Germaine Guèvremont (1893-1968) et le journaliste William Arthur Deacon (1890-1977), responsable des pages littéraires au *Globe and Mail*, ont échangé pendant dix ans une correspondance demeurée en grande partie inédite. Les onze lettres de la première, dont neuf en anglais, et les huit réponses du second sont maintenant offertes en français dans une édition accompagnée d'une chronologie sommaire double et de 29 documents connexes tirés pour la plupart du quotidien torontois. Trois annexes donnent le texte original anglais de l'un et de l'autre correspondant, puis reproduisent dans les deux langues trois lettres de W. A. Deacon à Franklin Davey McDowell, président, en 1951, du jury du prix du Gouverneur général du Canada. *En dépit des frontières linguistiques* porte essentiellement sur l'œuvre romanesque de Germaine Guèvremont et sa réception dans les médias anglophones. Certaines activités d'associations d'écrivains font également partie du

tableau, en particulier celles de la Canadian Authors Association, dont Deacon fut le président de 1946 à 1948 et que la romancière québécoise, elle-même membre de la Société des écrivains canadiens, fréquenta à plusieurs reprises.

C'est pour une bonne part grâce à son destinataire que Germaine Guèvremont a été connue et louée au Canada anglais. Il faut dire que l'auteur du *Survenant* et de *Marie-Didace*, romans traduits en 1950 par Eric Sutton sous le titre unique de *The Outlander*, avait le grand avantage d'être bilingue, contrairement à W. A. Deacon qui, bien qu'élevé au Québec, est toujours demeuré unilingue anglophone. Germaine Guèvremont, dit Isabel LeBourdais dans un article au *Saturday Night*, en 1952, a ainsi contribué à faire disparaître « cette vieille bête noire de la division culturelle entre Anglais et Français » et à la remplacer par « un sentiment de camaraderie, de communion et de compréhension mutuelle ».

Tel fut aussi le sens des constants efforts de W. A. Deacon pour dissiper « l'ignorance des uns et des autres » et rapprocher ce que le romancier Hugh MacLennan appelait fort justement, en 1945, les « deux solitudes » : « [...] il est temps que l'on essaie de se comprendre au-delà des barrières linguistiques », écrivait-il en 1946 à Gabrielle Roy, avec qui il a également correspondu. « Les cinq jours que vous nous avez si généreusement accordés », dit-il de même à « [s]a chère Germaine » au lendemain d'une visite à Toronto, « ont fait plus que n'importe quoi d'autre pour combler le fossé qui sépare les



écrivains canadiens de langue française et de langue anglaise. Et cela est à mettre sur le compte de la traduction de votre roman ».

*En dépit des frontières linguistiques* contient une correspondance plutôt mince, matériellement, mais fort significative au plan historique.

Jean-Guy Hudon

**Jacques B. Gélinas**  
**DICTIONNAIRE CRITIQUE DE LA GLOBALISATION**  
**LES MOTS DU POUVOIR, LE POUVOIR DES MOTS**  
 Écosociété, Montréal, 2008, 303 p. ; 30 \$

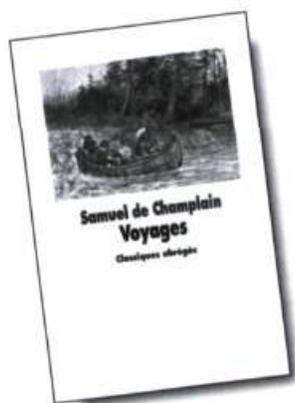
Jacques B. Gélinas est sociologue, essayiste et conférencier. Dans son *Dictionnaire critique de la globalisation*, il donne la définition et fait la critique d'une liste de mots et d'appel-

lations en usage dans le système capitaliste globalisé. Ce système qui est la « réalité centrale de notre époque », selon ce qu'a déclaré l'ex-président Bill Clinton en 2000. Comme c'est souvent le cas lorsqu'il est question de convaincre, les partisans de la globalisation et de son idéologie – le néo-capitalisme – ont tendance à créer un discours propre à légitimer leurs convictions et « à façonner notre façon de penser ». En effet, ainsi que l'a fait remarquer Jonathan Rowe, « la pensée emprunte naturellement le chemin tracé par les mots ». Mais Jacques B. Gélinas n'accepte d'emblée ni le caractère essentiel de la globalisation ni son vocabulaire. Son ouvrage comporte donc « non seulement des définitions descriptives, mais aussi des mises en perspective sociales, environnementales et même éthiques ». Ses prises de position démontrent un net penchant en faveur des valeurs d'équité, de solidarité, de partage des ressources. Il prévient qu'il ne présente qu'un côté de la médaille, puisque « son côté ostensible et reluisant on le voit partout : dans la publicité et le marketing qui envahissent l'espace public, dans les médias dominés par les oligopoles de l'information et dans le discours ambiant ». Parmi les termes traités par Jacques B. Gélinas, mentionnons qu'il précise ce qui distingue la globalisation de la mondialisation. Il décrit également l'origine de l'Organisation mondiale du commerce, de l'Accord de libre-échange Canada-États-Unis et de l'Accord de libre-échange nord-américain et il souligne ce qui les différencie du General Agreement on Tariffs and Trade, le traité commercial qui les a précédés, et qui datait de 1948.

En somme, ce *Dictionnaire critique de la globalisation* est un ouvrage extrêmement intéressant pour ceux et celles qui

sont concernés par l'économie, en particulier par ses aspects sociaux et éthiques. Il s'adresse aussi bien au grand public qu'aux étudiants en sciences sociales « soucieux de comprendre ce système aussi destructeur que productif qui leur est légué ».

Gaétan Bélanger



**Samuel de Champlain  
VOYAGES**  
L'école des loisirs, Paris,  
2008, 238 p. ; 11 \$

Alors qu'on célèbre le 400<sup>e</sup> anniversaire de la fondation de la ville de Québec, si on en profitait pour se replonger dans la grande aventure de Champlain telle qu'il l'a lui-même racontée ?

De 1603 à 1635, ce navigateur, découvreur, cartographe a relaté dans le détail ses douze voyages entre la France et la Nouvelle-France, ses explorations et ses relations avec les « sauvages » dont il décrit les habitations, le mode de vie, les croyances, les rivalités entre tribus. Il évoque aussi la complexité des problèmes, évidemment d'ordre climatique, mais aussi techniques et politiques, rencontrés dans sa tentative d'installation d'une véritable colonie et l'édification d'une ville française, celle dont on célèbre le 400<sup>e</sup> anniversaire et qu'il ne désigne encore que par l'« habitation ». Le découvreur, gouverneur, gestionnaire porte sur le monde qui l'entoure,

## Traduction et diversité culturelle

**L**a traduction de la littérature québécoise influence directement sa diffusion, l'intérêt qu'elle suscite à l'étranger et les possibilités de lectures critiques dont elle peut être l'objet.

Cela est, certes, un objet de réjouissance pour ses partisans. La traduction permet à nos œuvres d'être lues aux quatre coins du monde et, en retour, nous permet de lire les œuvres rédigées en langues étrangères. Comment, en effet, connaître l'Autre si on ne peut le lire dans sa langue ? Pourrait-on, de plus, grâce à l'augmentation du nombre de textes littéraires traduits, voir se dégager une surprenante « convergence de l'imaginaire » entre le Québec et le Mexique, par exemple ? Aussi faut-il se demander : « Qui traduit-on ? Pour qui traduit-on ? Comment traduit-on ? Dans quel but traduit-on ? »

*Traduction et enjeux identitaires dans le contexte des Amériques*, publié sous la direction de Louis Jolicœur aux Presses de l'Université Laval en 2007, est un essai des plus captivants. Discours sur la diversité culturelle, en particulier sur le continent américain, ce livre est de la lignée de nombreux essais qui, depuis plus de vingt ans, dessinent les pourtours d'une nouvelle réalité de la littérature québécoise. On comprend mieux, depuis *Sociocritique de la traduction* (Anne Brisset, 1990), par exemple, les enjeux de la traduction et de la relecture dont elle est

capable. Le choix des ouvrages à traduire et la manière dont ils seront traduits tiennent malheureusement trop souvent d'un ethnocentrisme qui « a sans doute connu ses plus grandes heures de gloire dans la France des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, où l'on traduisait non pas tant pour s'ouvrir à l'autre que pour mieux le phagocytter ».

L'ouvrage de Jolicœur est constitué d'articles rédigés par des traducteurs, traductologues, linguistes et autres spécialistes d'origines diverses qui jettent un regard neuf sur ce qui est effectivement traduit dans le corpus québécois, mais aussi sur ce qui est traduit pour nous. Il est intéressant (mais bien peu surprenant) d'apprendre que la production littéraire européenne est constituée « bon an mal an de 20 à 40 % de traductions » alors que « seulement 3 % des titres publiés [en 2006] aux États-Unis étaient des traductions ».

Sylvain Marois

**Sous la dir. de Louis Jolicœur  
TRADUCTION ET ENJEUX IDENTITAIRES  
DANS LE CONTEXTE DES AMÉRIQUES**  
Presses de l'Université Laval, Québec,  
2007, 190 p. ; 30 \$

avant même Nicolas Perrot, un véritable regard d'ethnologue.

Chose exceptionnelle, en publiant ses récits dès 1613 puis entre 1619 et 1632, il a été le premier découvreur et fondateur à diffuser largement, presque « en direct » la progression de ses découvertes.

Le récit transcrit en français moderne est accessible sous le simple titre de *Voyages* dans une version abrégée qui met l'accent sur les découvertes d'un monde nouveau et de ses habitants. Il fait ressortir les interrogations qu'entraîne la rencontre de deux civilisations, suscite la réflexion sur les difficultés, les enjeux et les

conséquences de l'entreprise coloniale.

Désireux d'installer une présence permanente en Nouvelle-France, Champlain ne cesse d'insister sur la nécessité d'en assurer l'autosuffisance alimentaire et d'inciter les Indiens à défricher pour cultiver la terre. Lui-même montre l'exemple en créant un jardin. Il évoque aussi l'installation des premiers colons, la famille de Louis Hébert.

Et surtout, pour le plaisir des lecteurs, Champlain voyage en canot d'écorce de bouleau vers le lac Saint-Pierre, le lac Champlain puis jusqu'au lac Ontario, en compagnie de

« sauvages » dont il apprend la langue, dont il partage la vie, se mêle à leurs guerres, ce qui lui vaut d'être blessé par des flèches. Ce personnage historique est aussi passionnant que le héros d'un roman de James Oliver Curwood. On sourit lorsqu'il décrit la façon dont les Indiens mangent salement : « [...] quand ils ont les mains grasses, ils les frottent à leurs cheveux ou bien au poil de leurs chiens ». On frémit quand il évoque la cruauté des Indiens envers leurs ennemis capturés. On est proche du roman policier lorsqu'il déjoue la conspiration montée contre lui par les complices des marchands basques



# Science, portrait d'artiste, autobiographie, biographie

qui voient d'un mauvais œil leur échapper le monopole de la traite. Il évoque aussi le peu d'enthousiasme des autorités françaises à soutenir ses projets, ce qui vaut une première prise de Québec par les Anglais dès 1629.

Ceux qui auront lu *Voyages* de Champlain porteront un tout autre regard, riche d'une dimension historique et humaine, sur l'actualité des célébrations.

Jean-Pierre Tusseau

**Trinh Xuan Thuan**  
**LES VOIES DE LA LUMIÈRE**  
**PHYSIQUE ET MÉTAPHYSIQUE**  
**DU CLAIR-OBSCUR**  
Fayard, Paris, 2007,  
796 p. ; 49,95 \$

L'effet que provoque le livre ressemble au vertige que l'on peut ressentir en regardant les étoiles. Ce grand vulgarisateur qu'est Trinh Xuan Thuan nous invite à percer avec lui les mystères de la lumière depuis le commencement des temps. Il faut être prêt à fournir quelques efforts, mais ceux-ci sont vite récompensés. L'auteur, astrophysicien de métier, sait comment plaire au néophyte exigeant : il nous renseigne sur le comment et le pourquoi – comment la lumière primordiale par exemple a été détectée par nos instruments, et ce qu'elle nous dit du big bang – sans nous ménager les notions les plus pointues, avec une simplicité de sage.

Le premier chapitre de l'ouvrage s'arrête sur la conception de la vision dans l'Antiquité. Vers 450 av. J.-C., Empédocle, par exemple, croyait que les yeux contenaient du feu, qu'ils envoyaient leurs rayons visuels

vers le monde qui existait par eux. Il faudra attendre l'Arabe Alhazen vers l'an 1000 de notre ère pour que la théorie du feu intérieur s'éteigne définitivement et que soient développés les premiers principes de la lumière admis aujourd'hui. Dans les chapitres suivants, l'auteur présente les figures importantes, et nombreuses, de cette quête de connaissance, qui a beaucoup à voir avec la question métaphysique de notre présence sur Terre. Nous savons maintenant que la lumière est à la fois onde et particule, concept que ne pouvait pas admettre Einstein, qui ne croyait pas non plus à l'existence des trous noirs dont, dit-on, il avait peur.



Le vertige envahira le lecteur quand il assistera à une sorte de simulation de la mort de la lumière. En prenant de l'expansion, l'univers perd inévitablement en densité. Il y aura un jour, vers l'an 10<sup>40</sup>, où l'univers ne sera plus assez chaud pour

produire de la lumière. Mais d'ici là, rassurons-nous, il se peut bien que d'autres théories viennent invalider celle-ci, comme nous le prouve l'histoire des sciences.

Judy Quinn

**Dyane Raymond**  
**et Richard-Max Tremblay**  
**JEAN DEROME**  
**L'HOMME MUSIQUE**  
Varia, Montréal, 2007,  
52 p. ; 24,95 \$

**Stéphanie Jasmin**  
**et Richard-Max Tremblay**  
**MICHEL GOULET**  
**SCULPTEUR**  
Varia, Montréal, 2007,  
52 p. ; 24,95 \$

Le éditeurs Varia proposent dans leur collection « Portraits d'artistes » celui de Jean Derome, que l'on appelle très justement l'« homme musique ». C'est Dyane Raymond qui nous en dresse le portrait. Artiste, on le suppose passionné, sensible. Le grand intérêt du livre est que les qualités de l'homme nous sont contées à travers toute une série d'anecdotes, de moments de sa vie. Et dès lors l'idée du « monstre sacré » est écartée et l'on ne perçoit qu'un homme et son histoire d'amour avec la musique.

Par ailleurs, pour mieux parler du sculpteur Michel Goulet, Stéphanie Jasmin nous décrit d'abord son lieu privilégié : son atelier. C'est un vaste espace rempli d'objets accumulés qui prêteront leurs formes à la création d'autres formes. Et c'est au milieu de tout cela qu'apparaît l'artiste, le créateur, comme surpris dans l'acte de la création, dans ces moments où alternent la méditation, la réflexion et l'action. Et puisque nous assistons, en quelque sorte, à la création d'une œuvre ou à la recréation de celle-ci dans un espace d'exposition,

## les écrits

La doyenne des revues littéraires au Québec

N° 122

AVRIL 2008

Fondée en 1954  
par Jean-Louis Gagnon,  
la revue *Les écrits* –  
connue auparavant  
sous le titre  
*Écrits du Canada*  
français – publie  
des textes inédits  
de nombreux écrivains  
du Québec  
et de la francophonie.

Hélène Dorion  
Monique LaRue  
François Charron  
Gilles Archambault  
Georges Abou-Hsab  
Roland Bourneuf  
Luc Bureau  
Guy Beausoleil  
Jacques Kindo  
Jean Désy  
Moha Souag

En vente dans toutes les librairies • Le numéro : 10 \$.

---

**ABONNEMENT D'UN AN (TROIS NUMÉROS):**

<input type="checkbox"/> RÉSIDENTS DU CANADA	25 \$
<input type="checkbox"/> INSTITUTIONS	35 \$
<input type="checkbox"/> RÉSIDENTS DE L'ÉTRANGER	35 \$

NOM \_\_\_\_\_

ADRESSE \_\_\_\_\_

VILLE \_\_\_\_\_ CODE POSTAL \_\_\_\_\_

TÉLÉPHONE \_\_\_\_\_

COURRIEL \_\_\_\_\_

Ci-joint un chèque à l'ordre de *Les écrits*. À retourner à l'adresse suivante :  
**Les écrits** • Case postale 87, succursale Place du Parc Montréal (Québec) H2X 4A3  
 Téléphone: (514) 499-2836 • Télécopieur: (514) 499-9954  
 lescrits@internet.uqam.ca

c'est l'artiste dans sa totalité qui nous est présenté : son moi et son prolongement dans l'œuvre.

Dans ces deux ouvrages, les superbes photos de Richard-Max Tremblay donnent au mot portrait son sens propre.

Gérald Alexis



**Simone Veil**  
**UNE VIE**  
Stock, Paris, 2007,  
399 p. ; 34,95 \$

Cette autobiographie de Simone Veil, qui s'est vite hissée parmi les meilleures ventes en France, emprunte le titre d'un roman de Maupassant. Elle aurait tout aussi bien pu reprendre celui du roman de Jean-Paul Dubois, *Une vie française*, ou adapter le sous-titre du *Monde d'hier* de Stefan Zweig : *Souvenirs d'une Européenne*. À plusieurs reprises en effet, la destinée personnelle de Simone Veil recoupe celle de la France et de l'Europe au siècle dernier. À 80 ans passés, cette grande dame de la magistrature et de la politique françaises signe un texte d'une grande profondeur de vue et de vécu.

Le parcours de Simone Veil n'a rien d'ordinaire. Survivante d'Auschwitz-Birkenau, elle a fait carrière dans la magistrature avant de devenir ministre de la Santé lors de l'élection à la présidence de Valéry Giscard d'Estaing en 1974. C'est à ce ministère qu'elle a fait voter la

## Hommage

Immense personnage qui méritait une monumentale biographie. Non seulement Fulgence Charpentier a-t-il, selon son vœu, touché à trois siècles, mais il a rempli à ras bord chaque phase de sa trajectoire. Journaliste, diplomate, dramaturge, enseignant, haut fonctionnaire, pilier d'une société secrète, il maintint pendant plus longtemps que quiconque un tempo à décourager tout rival. On trouve d'ailleurs sa marque dans une gamme de domaines : bibliothèque municipale, cours de journalisme, choix du nom *Alouette* pour une escadrille canadienne, cercles de gastronomes, accueil des dignitaires à l'Expo 67, ouverture d'une ambassade au Cameroun, etc. Ne retenir de lui que sa carrière de journaliste serait injuste et réducteur.

De cette omniprésence découlent certaines interrogations. Comment un journaliste, surtout porté au commentaire, peut-il siéger au conseil municipal de sa ville ? Comment un diplomate/journaliste peut-il prendre parti lorsque entre en jeu l'opinion du gouvernement qui l'emploie ? On comprendra, à la rigueur, qu'un journaliste dirige les services de censure pendant cinq ans, puisque la guerre impose ses priorités à tous les citoyens et que d'autres, y compris Davidson Dunton au Canada anglais ou Jean Giraudoux en France, ont tenu un rôle comparable, mais comment expliquer que, le conflit à peine terminé (30 août 1945), une directive émane du service dirigé par Charpentier et exige « d'ici la fin de semaine » la destruction de tous les câbles, télégrammes, radiogrammes... ? Même en

tenant compte de l'époque, on peut aussi s'étonner qu'un journaliste agisse comme cheville ouvrière de l'Ordre de Jacques-Cartier, société discrète qui aimait à guider l'opinion et n'avait pas la transparence comme devise.

La biographie de Charpentier appelle un jugement nuancé. Elle ne néglige rien pour que soient reconnus les mérites considérables d'une véritable légende. Sur ce front, mission superbement accomplie : la recherche ne chôme jamais, les témoins compétents sont retracés, les références abondent et surabondent. L'ouvrage tient pourtant de l'hommage plus que de la biographie. Les vues de Charpentier ne sont jamais évaluées, même quand elles manifestent plus de loyauté fédéraliste que de neutralité journalistique. Il est inélégant d'accuser Camillien Houde de s'opposer à la conscription pour mieux séduire l'électorat. Tout comme il est disgracieux de remercier le docile M<sup>gr</sup> Briand d'avoir conduit le Canada à l'autonomie. Quant à l'iconographie, elle fait voisiner l'important et le futile, l'histoire et le carnet mondain.

Laurent Laplante

François-Xavier Simard et Denyse Garneau  
**FULGENCE CHARPENTIER (1897-2001)**  
**LA MÉMOIRE DU XX<sup>e</sup> SIÈCLE**  
Vermillon, Ottawa, 2007, 966 p. ; 39,95 \$



loi sur l'interruption volontaire de grossesse, qui dépénalisa l'avortement. Elle a été la première femme à présider le Parlement européen de 1979 à 1982. Elle a été, jusqu'à tout récemment, membre du Conseil constitutionnel et présidente d'honneur de la Fondation pour la Mémoire de la Shoah. Son militantisme n'est pas terminé. À preuve, le portrait élogieux qu'elle trace, dans *Une vie*, de Nicolas Sarkozy est tempéré par les événements de l'actualité récente, alors que Veil a critiqué l'idée du président de confier la

mémoire des enfants victimes de la Shoah à des écoliers de CM2. Depuis sa parution en novembre 2007, *Une vie* peut donc déjà être augmenté de quelques pages.

Différents aspects font d'*Une vie* une lecture prenante, à commencer par la limpidité de la prose. Il n'est pas nécessaire de bien connaître la vie politique française pour s'y retrouver. Veil rapporte ses souvenirs sans jamais surcharger son texte de données historiques, si bien qu'aucun éclaircissement infra-paginal n'est requis. D'ailleurs,

les rares notes de bas de page sont des renvois à des documents... placés en annexe. C'est tout dire. Les passages concernant la Shoah et l'immédiat après-guerre forment à n'en pas douter le point culminant du livre, non seulement en raison de leur forte charge émotive (la mère de l'auteure est morte à Bergen-Belsen, son père et son frère ont été assassinés en Lituanie), mais aussi à cause du regard lucide et serein que porte Veil sur les heures les plus noires de son passé.

Patrick Bergeron

## Afghanistan, politique, essai littéraire, corruption

**Francis Dupuis-Déri**  
**L'ÉTHIQUE DU VAMPIRE**  
**DE LA GUERRE D'AFGHANISTAN**  
**ET QUELQUES HORREURS**  
**DU TEMPS PRÉSENT**  
 Lux, Montréal, 2007,  
 379 p. ; 24,95 \$

*L'éthique du vampire* ressemble un peu à une longue lettre aux lecteurs, qui aurait été rédigée sous le coup de la colère par un utopiste déçu. Indignation contre la guerre, contre l'idée même d'armée, contre le sort réservé aux femmes afghanes, contre le néolibéralisme économique, etc. Indignation surtout devant la riposte militaire de l'Occident face au terrorisme dont il a été la cible car, pour l'auteur, ce terrorisme serait la conséquence des actes de violence commis depuis des siècles à l'endroit des sociétés qui sont les commanditaires de cette riposte. Par-dessus tout, ce livre est une relecture critique (le mot est faible) du discours justifiant l'engagement canadien en Afghanistan.

Francis Dupuis-Déri enseigne les sciences politiques à l'Université du Québec à Montréal. C'est aussi un militant pacifiste, altermondialiste, sympathisant de la gauche radicale, qui n'hésite pas à monter aux barricades pour défendre ses idées. Si l'on doit assurément saluer la cohérence de l'individu qui aligne ses actions sur ces convictions, on doit se méfier de l'intellectuel militant qui se présente en éclairer de consciences. Pour le militant, en effet, il s'agit moins d'informer son lecteur que de le convaincre de la justesse de ses vues. Or, les analystes doctrinaires, loin d'éclairer le débat, ajoutent à l'opacité du discours

en projetant sur les événements leurs propres *a priori* intellectuels. Chez Dupuis-Déri en outre, la dénonciation est faite avec de telles outrances de langage que le lecteur le mieux disposé finit par se sentir agacé. On a bien raison de dire que la première victime, dans tout conflit, c'est la vérité.

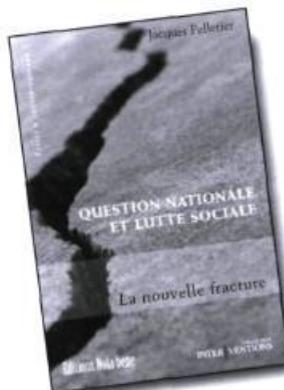
On ne saurait reprocher à Francis Dupuis-Déri d'avoir sa vision du monde, de la défendre et de vouloir en faire la promotion. Mais il est bon d'aviser le lecteur qui cherche à avoir une meilleure compréhension des problèmes de son époque qu'il ne trouvera pas réponses à ses questions dans *L'éthique du vampire*. Comme autrefois le curé distribuant les anathèmes du haut de sa chaire dominicale, Francis Dupuis-Déri ne convaincra que ceux et celles qui sont déjà convertis à ses idées.

Yvon Poulin

**Jacques Pelletier**  
**ÉCRITS À**  
**CONTRE-COURANT 2**  
**QUESTION NATIONALE**  
**ET LUTTE SOCIALE,**  
**LA NOUVELLE FRACTURE**  
 Nota bene, Québec, 2007,  
 302 p. ; 22,95 \$

À l'heure où l'ADQ monte et descend dans les sondages, où la commission Bouchard-Taylor est sur toutes les lèvres, un grand nombre d'intervenants expriment des opinions parfois originales, mais souvent peu articulées. Toutefois, c'est la discrétion d'une certaine élite québécoise qui étonne le plus. Où sont les intellectuels, les penseurs d'ici ?

Dans son essai *Écrits à contre-courant 2, Question nationale et lutte sociale, la*



*nouvelle fracture*, Jacques Pelletier (re)place le Québec dans l'Histoire récente et décrit la « fracture qui place la question nationale au cœur du débat public sans toutefois la trancher ». Pelletier, professeur à l'Université du Québec à Montréal, auteur et polémiste, résume, de main de maître, la scène politique québécoise des quarante dernières années en insistant sur le « clivage entre souverainistes et fédéralistes ». Le travail de synthèse est tellement réussi qu'on se demande pourquoi l'auteur n'est pas plus souvent présent aux tables rondes organisées par les médias... Tout à fait à gauche (l'ouvrage est dédié à François Cyr, Françoise David et Amir Khadir), l'auteur s'interroge sur « l'avenir de la gauche québécoise, le rôle des intellectuels, le statut et la fonction de la littérature et des écrivains », surtout depuis le 11 septembre 2001.

En revenant sur la crise d'octobre 1970 ou sur des textes fondateurs comme *La fatigue culturelle* d'Hubert Aquin et l'inénarrable débat entre ce dernier et Pierre Elliott Trudeau, Pelletier offre une vision trop souvent absente des débats actuels. En effet, la fracture qu'il décrit semble servir de repère à des maux irrésolus qui explosent soudainement sur la place publique. « [L]a politique, affirme Jacques Pelletier, n'est pas l'envers de l'éthique, mais bien le lieu où celle-ci trouve sa concrétisation. »

Sylvain Marois

**Bertrand Gervais**  
**FIGURES, LECTURES**  
**LOGIQUES DE L'IMAGINAIRE, T. 1**  
 Le Quartanier, Montréal,  
 2007, 248 p. ; 24,95 \$

Le sémioticien Bertrand Gervais est professeur à l'Université du Québec à Montréal ; il dirige notamment le groupe de recherche FIGURA. Son dernier ouvrage, *Figures, lectures*, qui inaugure la collection « Erres essais » du Quartanier, se présente comme le premier tome d'un travail plus large consacré aux logiques de l'imaginaire.

À l'instar de Michel Foucault qui ouvrait *Les mots et les choses* en recourant à la toile *Les Ménines* de Velázquez, Gervais introduit son propos par le biais de Rembrandt et de son *Portrait d'un couple élégant*. Dès le départ, le concept de figure est habilement défini et actualisé à travers de nombreux exemples ; Gervais montre comment la figure se révèle une production de l'imaginaire : « [...] la figure est une forme, mais qui n'apparaît que sur la base d'une absence ». Celle-ci peut donc surgir à l'intérieur de diverses manifestations. L'ouvrage en présente un bon nombre et cela dans des champs disciplinaires différents : cinéma, arts visuels

et littérature. En ce qui a trait au roman, l'auteur survole l'œuvre d'Emmanuel Carrère, il s'intéresse à la figure de Lolita, à l'œuvre de Robert Racine et plus encore.

Également, Gervais explore et analyse ce qui constitue les trois dimensions de la figure, c'est-à-dire le muséiste, le scribe et l'interprète. Par le biais de ces concepts imagés, il réussit à exposer habilement ses théories. Celles-ci sont en quelque sorte mises en fiction. Il parvient à rendre très vivantes des idées qui pourraient aisément verser dans l'abstraction la plus dense. En somme, par la variété des sujets traités ainsi que par son ton relativement accessible, cet ouvrage est susceptible d'en intéresser plus d'un. Contrairement à la figure, et à bien des essais littéraires, celui-ci n'est pas une énigme.

Louis-Martin Savard

**Raymond W. Baker**  
**LE TALON D'ACHILLE**  
**DU CAPITALISME**  
**L'ARGENT SALE ET COMMENT**  
**RENOUVELER LE SYSTÈME**  
**D'ÉCONOMIE DE MARCHÉ**  
*Trad. de l'américain*  
*par Marie-Blanche Daigneault*  
**alTerre, Montréal, 2007,**  
**463 p. ; 24,95 \$**

Raymond W. Baker a longtemps été impliqué dans le commerce international et il est reconnu comme un expert dans le domaine. Dans *Le talon d'Achille du capitalisme*, il trace un tableau de l'argent sale qui circule dans le monde sous toutes ses formes : l'argent des trafics criminels, de la corruption, des fraudes fiscales et du terrorisme.

Il déplore que les mêmes efforts ne soient pas déployés pour contrer le blanchiment et le transfert vers des banques

occidentales de tous ces types d'argent criminel. Bien sûr, depuis les attentats du 11 septembre 2001, le combat contre l'argent du terrorisme s'est accentué. On s'intéresse aussi de plus en plus à l'argent des trafics, notamment celui de la drogue. Cependant, en ce qui concerne l'argent de la corruption et des fraudes fiscales, on choisit souvent de fermer les yeux, quand on ne cherche pas à se l'approprier. Mais l'auteur constate qu'il est extrêmement difficile de ne lutter que contre une partie de l'argent sale car, quelle que soit son origine, il emprunte les mêmes chemins. Il draine des sommes considérables des pays en développement vers les pays occidentaux et les paradis fiscaux. Cet argent soutiré aux pays les plus pauvres contribue à l'énorme disparité qui ne cesse de croître entre les plus démunis et les plus riches de la planète, une des

plus grandes menaces contre le capitalisme et la démocratie. L'auteur plaide donc pour que ce pillage cesse et propose des mesures à adopter.

*Le talon d'Achille du capitalisme* est un ouvrage très intéressant, notamment pour la description des méthodes couramment utilisées afin de s'approprier l'argent de la corruption et de la fraude fiscale. L'exposé de certaines philosophies économiques est également passionnant. Car le pillage des pays les plus pauvres trouve même sa justification dans l'utilitarisme, qui veut que la fin justifie les moyens et que la richesse indue de certains privilégiés vaut le sacrifice d'autres personnes. Il semble que plusieurs banquiers et dirigeants de multinationales mettent encore de nos jours en pratique cette doctrine datant du XVIII<sup>e</sup> siècle...

Gaétan Bélanger

**Triptyque**

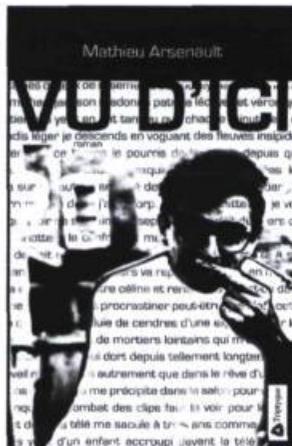
**NOUVEAUTÉS PRINTEMPS 2008**

[www.triptyque.qc.ca](http://www.triptyque.qc.ca)



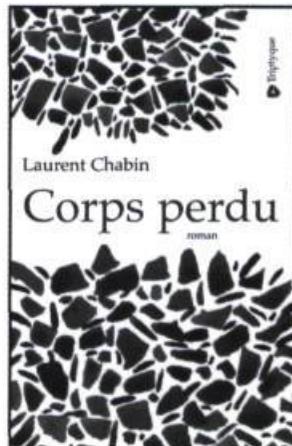
**FULVIO CACCIA**  
**La frontière tatouée**  
 roman, 207 p., 19 \$

Richard Killroy est un peintre en pleine crise. Alors qu'il se sépare de sa femme, leur fils David, 17 ans, entre en rébellion contre lui en intégrant un groupe de tagueurs adeptes d'un mystérieux jeu en ligne. Le meurtre inexplicable de l'un des membres du groupe plonge David dans le désarroi. Pour se rapprocher de son fils, Richard tente d'éluider ce crime.



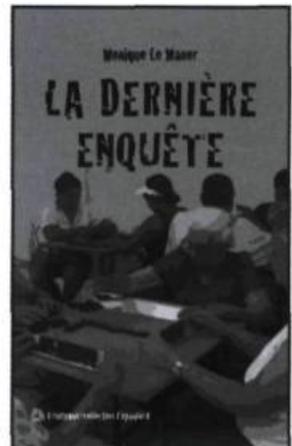
**MATHIEU ARSENAULT**  
**Vu d'ici**  
 roman, 108 p., 17 \$

Comment peut-on continuer de vivre au quotidien devant le spectacle répété du chaos mondial au nouvelles télévisées, lorsque c'est le corps en entier qui se trouve modelé, avalé et recraché par le flot des actualités? Brillant pamphlet contre la télévision, ce roman satirique agit comme un cri d'alerte et nous permet de prendre conscience des effets pernicieux et dévastateurs de cet écran omniscient braqué sur nos vies.



**LAURENT CHABIN**  
**Corps perdu**  
 roman, 148 p., 18 \$

Séquestrée par ses parents à l'adolescence, une femme âgée croupit depuis ce temps dans une chambre obscure, vautrée dans la vermine et les déjections. Pourtant son désir est intact: un désir brûlant, dévorant, pour l'amant connu autrefois. Et de ce squelette naissent des fantômes de lumière et de jouissance éruptive qui éclatent en images et font exploser le lieu sordide de sa longue réclusion.



**MONIQUE LE MANER**  
**La dernière enquête**  
 polar 181 p., 19 \$

Un motel devenu résidence pour personnes âgées. Parmi les pensionnaires, un vieil homme aux manières excentriques, ancien journaliste et fin détective, Onésime Gagnon. Une nuit d'été, une pensionnaire meurt étranglée dans son lit. Flanqué d'un admirateur à la personnalité trouble, Onésime Gagnon commence, malgré lui, l'enquête.

## négritude, musique, théorie littéraire

**Alain Mabanckou**  
**LETTRÉ À JIMMY**  
Fayard, Paris, 2007,  
185 p. ; 29,95 \$

*Lettre à Jimmy* est une longue épître (elle comporte dix chapitres, en plus d'une « avant-lettre » et d'une « après-lettre ») que le romancier congolais et lauréat du Renaudot 2006 Alain Mabanckou adresse à James Baldwin (1924-1987) à l'occasion du vingtième anniversaire de sa mort.

L'intérêt que présente ce livre est multiple. D'une part, il dresse le portrait d'un des ténors de la littérature afro-américaine et nous persuade, avec éloquence et empathie, « de la nécessité de [le] lire ou de [le] relire aujourd'hui », fût-ce ses romans, tel *La chambre de Giovanni* (1956), ou ses essais, comme *La prochaine fois, le feu* (1963). D'autre part, le livre de Mabanckou propose une réflexion bien étayée sur l'héritage baldwinien, le traitement de l'Histoire et les questions d'intégration et de ségrégation depuis 1987. Lui-même enseignant dans une université californienne, Mabanckou s'appuie sur son expérience de l'Amérique, de la France et de l'Afrique pour dresser un état des lieux de la « négritude » au fantôme de Baldwin, auquel il a donné la forme moins ésotérique d'un vagabond de Santa Monica. On s'en doute : *Lettre à Jimmy* vaut aussi comme document sur Mabanckou lui-même. Le livre renseigne presque autant sur l'auteur du portrait que sur l'auteur portraituré.

Le lecteur appréciera ce tour guidé dans la vie de Baldwin, de

Harlem et Greenwich Village à Paris et la côte d'Azur. Certains chapitres ont une intensité particulière. C'est le cas avec celui évoquant les rapports difficiles entre James et son beau-père. On peut également penser au chapitre où Mabanckou relate l'adulation du maître – Richard Wright, premier écrivain noir à avoir écrit un roman à succès (*Un enfant du pays*, 1940) –, suivie de son assassinat symbolique avec l'essai « Une opposition complice ». Derrière Mabanckou essayiste, on voit plus souvent poindre le conteur que l'universitaire. On chercherait longtemps les fausses notes, l'auteur d'*African Psycho* donnant une fois de plus la mesure de son talent.

Patrick Bergeron

**Georges Leroux**  
**PARTITA**  
**POUR GLENN GOULD**  
**MUSIQUE ET FORME DE VIE**  
Presses de l'Université de  
Montréal, Montréal, 2007,  
231 p. ; 27,95 \$

Pressentir qu'une œuvre s'approche d'un idéal qui demeure inaccessible à la plupart d'entre nous ouvre la voie au sentiment inconditionnel d'admiration. Le génie ne s'explique pas, il s'impose !

Voici un livre sur Glenn Gould, l'unique Glenn Gould. Une réflexion et une mise en contexte dont la subtilité, la finesse, la générosité, l'intensité rejoindraient, si la chose était possible, la touche du pianiste de génie qui a traversé l'univers de la musique comme un soleil. Les exigences de la conception qu'avait Glenn Gould de l'œuvre



ardu pour le lecteur – une analyse très pointue de la création en musique et de ce créateur unique que demeure Glenn Gould.

La *Partita pour Glenn Gould* de Georges Leroux est un monument à visiter et à revisiter, une œuvre majeure sans doute de ce penseur humaniste que j'ai appris à apprécier à travers ses participations citoyennes, moins détachées du vécu de chacun, proches de l'actualité. Ici le philosophe nous dépasse, et se surpasse peut-être, tant son admiration pour l'artiste est grande. La réflexion nous fait nous interroger... et notre perplexité par moments nous rend curieux de refaire l'exercice. Je n'y manquerai pas !

Blanche Beaulieu

**Tzvetan Todorov**  
**LA LITTÉRATURE EN PÉRIL**  
Flammarion, Paris, 2007,  
95 p. ; 22,95 \$

Dans les années soixante et soixante-dix, le théoricien Tzvetan Todorov a grandement contribué au succès d'un important mouvement d'étude littéraire formaliste. Originaire de la Bulgarie, un pays totalitaire à l'époque, il cherchait ainsi à échapper à la censure de l'idéologie dominante en abordant la littérature à partir de ce qui est sans contenu idéologique : procédés stylistiques, structures immanentes, formes narratives, etc. Aujourd'hui pourtant, dans un petit opuscule, il dénonce ce qu'il appelle une « conception étriquée de la littérature » qui depuis quelques décennies, en France en particulier, prédomine dans l'enseignement et dans la critique. En ne considérant dans les œuvres que ce qui relève de leurs traits formels au détriment de ce qu'elles nous disent du monde dans lequel

de Jean-Sébastien Bach ont amené, au cours des années qu'il a consacrées à rendre l'ineffable, l'éternel jeune homme qu'il demeurerait, à toujours plus de profondeur, d'intériorité.

Voilà ce que Georges Leroux tente à son tour de présenter, d'offrir aux lecteurs. Le philosophe à ses propres exigences, qui sont grandes, une conception très personnelle de la musique et surtout – et c'est

## posthumanisme, histoire, langue, Herman Hesse

nous vivons, l'approche formaliste nous détournerait de l'une des fonctions capitales de la littérature : donner du sens à notre existence, « nous faire mieux comprendre le monde et nous aider à vivre ». C'est surtout au sujet de l'enseignement de la littérature au secondaire que Todorov se fait le plus alarmiste. Selon lui, on a confondu la fin et les moyens : au lieu de tenter de saisir le sens des œuvres littéraires à l'aide de méthodes appropriées, on se sert plutôt des œuvres pour illustrer le fonctionnement des méthodes d'analyse. D'où, ajoute-t-il, le « désintéressement croissant que [l]es élèves manifestent à l'égard de la filière littéraire », réduite généralement à l'apprentissage de théories et de concepts abstraits. La critique, et plus particulièrement la critique condescendante à l'égard de ce qui ne correspond pas aux arcanes de la beauté formelle, gagnerait également à reconnaître que toute littérature, de la plus élitiste à la plus populaire, a quelque chose à nous apprendre. « Libérer la littérature du corset étouffant dans lequel on l'enferme, fait de jeux formels, complaints nihilistes et nombrilisme solipsiste », précise Todorov, pourrait « entraîner la critique vers des horizons plus larges, en la sortant du ghetto formaliste qui n'intéresse que d'autres critiques et en l'ouvrant au grand débat d'idées dont participe toute connaissance de l'homme ». Continuer à nier cette évidence, pourtant reconnue bien souvent par les enseignants et les critiques eux-mêmes, met aujourd'hui « la littérature en péril ». Todorov garde malgré tout espoir car le lecteur ordinaire, lui, n'aurait jamais cessé de chercher dans

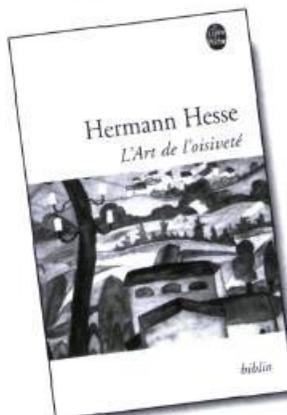
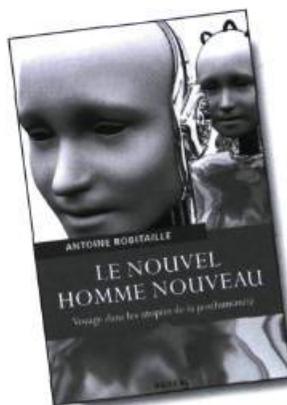
les œuvres ce qu'il lui faut pour voir le monde autrement et mieux comprendre le sens de son existence. « Et c'est lui qui a raison », d'avouer le théoricien.

Pierre Rajotte

**Antoine Robitaille**  
**LE NOUVEL HOMME NOUVEAU**  
**VOYAGE DANS LES UTOPIES DE LA POSTMODERNITÉ**  
**Boréal, Montréal, 2007,**  
**220 p. ; 22,95 \$**

Maintenant que l'humain, grâce à la technoscience, a réussi à modifier son environnement et à le soumettre presque entièrement à son contrôle, il ne lui reste plus qu'à appliquer cette même technoscience à un phénomène biologique naturel qui n'a physiquement pas évolué depuis des centaines d'années : lui-même. L'humain ayant, semble-t-il, plafonné dans son développement naturel, certains prétendent qu'il doit désormais déterminer lui-même la direction de son évolution. C'est la prémisse de base de la posthumanité, mouvement né de la rencontre de la science, de la technoscience et de la science-fiction. Antoine Robitaille, journaliste, livre dans *Le nouvel homme nouveau* les résultats de son enquête à propos de ce mouvement.

La recherche et développement en technosciences est arrivée à des résultats parfois au-dessus de l'entendement humain, permettant de pallier certains dysfonctionnements du corps humain. Il suffit de penser au stimulateur cardiaque, ou *pacemaker*, pour s'en convaincre. Toutefois, à propos de la question des limites à ne pas franchir, les adeptes du mou-



vues avec certains penseurs influents de ce milieu ainsi qu'un compte-rendu d'un colloque organisé à Toronto par la World Transhumanist Association.

Tout au long de cet ouvrage, on constate avec fascination à quel point la technologie est autojustificative, comme si elle pouvait être l'unique solution à tous les problèmes. Pour contrebalancer le discours des posthumanistes et leur désir de toute-puissance, Robitaille présente, à la fin de son livre, une entrevue réalisée avec le biochimiste Leon Kass. L'universitaire introduit en quelques mots l'urgence d'une réflexion en bioéthique afin de penser globalement les rapports entre progrès humain et progrès technique. Mais surtout, il souligne l'idée fondamentale que c'est la finitude de l'humain qui lui permet de réaliser de grandes choses. Une enquête à la fois fascinante et dérangeante.

Manouane Beauchamp

**Évelyne Patlagean**  
**UN MOYEN ÂGE GREC**  
**BYZANCE IX<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> SIÈCLE**  
**Albin Michel, Paris, 2007,**  
**474 p. ; 49,95 \$**

« On ne lira pas ici une 'Histoire de Byzance' de plus. » D'entrée de jeu Évelyne Patlagean définit l'orientation de son essai, *Un Moyen Âge grec, Byzance IX<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle*. Il s'agit pour elle de démontrer que, contrairement aux discours tenus par les spécialistes de l'histoire, l'Empire byzantin a bel et bien eu « son » moyen âge (entendu ici moins comme une période de l'histoire que comme un mode d'organisation sociale) parallèlement à une Europe « fille des invasions germaniques », puisqu'il partagerait plusieurs caractéristiques avec cette dernière. Pour faire sa démonstration, cette profes-

vement posthumaniste ont une réponse bien arrêtée : pas avant d'être immortel. Car c'est de cela qu'il s'agit avec cette approche : réussir à ralentir le processus naturel du vieillissement en modifiant la génétique de l'humain de façon à ce que l'expression « mort naturelle » n'appartienne plus qu'à l'histoire ancienne. Pour mieux comprendre les tenants et aboutissants de ce mouvement, Robitaille présente des entre-

seure à l'Université de Paris réexamine quelques grands paramètres de la société et de la culture byzantines (parenté, fidélité, guerre, intercession chrétienne) à la lumière des grandes études historiographiques sur le Moyen Âge européen, et en particulier à la lumière de l'ouvrage de référence signé Marc Bloch : *La société féodale*.

Le point de vue que défend Évelyne Patlagean est relativement nouveau. Longtemps, en effet, les médiévistes ont tenu l'Empire romain d'Orient en marge de leurs études sous prétexte que cette société n'avait pas connu le sort de sa voisine européenne, soit l'effondrement de ses institutions non plus que la germanisation qui s'ensuivit. En rapprochant l'histoire de l'Empire grec du courant médiéval européen, l'ouvrage éclaire d'un jour nouveau les rapports entre ces deux civilisations. Du coup, Patlagean fait la preuve que le passé peut éclairer le présent puisque cette relecture nous amène à envisager d'un œil neuf la question de l'intégration de l'actuelle Turquie à la communauté économique européenne.

Précisons toutefois qu'*Un Moyen Âge grec* présuppose chez le lecteur une solide connaissance des événements et des personnages qui ont jalonné l'histoire plus que millénaire de l'Empire byzantin. En effet, si l'auteure cite un nom ou un événement à l'appui de sa thèse, elle n'en rappelle jamais les tenants et les aboutissants, se contentant souvent de n'en donner que les paramètres chronologiques. Brillant, superbement documenté, d'une grande clarté dans l'écriture en dépit d'une tendance à user du jargon des spécialistes, *Un Moyen Âge grec* est un livre qui s'adresse d'abord à un public érudit. Avis aux intéressés.

Yvon Poulin

## Prix du livre politique de l'Assemblée nationale

Trente ans, c'est à la fois peu et beaucoup. Après ce laps de temps, la Charte de la langue française de 1967 a-t-elle suffisamment pacifié le décor linguistique pour qu'on laisse tomber certains de ses irritants ou faut-il, au contraire, lui redonner du muscle ? Nul ne pouvait mieux répondre à ce type de questions que Jean-Claude Corbeil. Linguiste ingénieux, auquel on doit le *Dictionnaire visuel*, il est en mesure de dire pourquoi s'est imposée cette Charte, comment elle a modifié le rapport de force entre le français et l'anglais dans le système scolaire québécois, en quoi elle concerne l'immigration autant que le monde du travail, quelles cibles elle a ratées et quelles retouches il convient de lui apporter... Mission pleinement accomplie.

Ce livre répond d'abord aux exigences de la mémoire. Sans le rappel du tumulte de Saint-Léonard et du cafouillage à propos du projet de loi 63, la pertinence et même l'urgence de la Charte de la langue française disparaissent. Les jeunes générations ne voient plus sa raison d'être et les moins jeunes elles-mêmes n'y voient qu'un instrument folklorique et gentiment désuet. C'est pourtant au virage dont elle demeure le symbole que le Québec doit d'avoir orienté les enfants d'immigrants vers l'école française, réduit l'écart de rémunération et de prestige entre francophones et anglophones, freiné l'anglicisation de l'affichage... De tout cela, Corbeil témoigne avec clarté, tonus et fierté.

Chantier à fermer par conséquent ? Plutôt à

réorienter. Les entreprises de moins de 50 employés tardent à se franciser, l'enseignement de l'anglais langue seconde ne recourt pas encore à l'indispensable immersion, avec le résultat que beaucoup de jeunes demandent aux cégeps anglophones de leur apprendre une langue dont l'école ne leur a pas donné la maîtrise, le *renouveau pédagogique* est si bancal que perdurent les carences du français parlé et écrit au Québec, les services publics, en utilisant le répondeur automatique ou Internet, accordent à tous un libre accès à l'anglais, etc. Le grand changement, note Corbeil, c'est que les menaces qui pèsent aujourd'hui sur le français au Québec découlent non plus tellement de préséances sectorielles de l'anglais dans le monde commercial ou les communications des conglomérats, mais de l'hégémonie globale de cette langue. Le seul contrepois, ce sera la cohérence de chacun et de tous. Ce livre en rappelle la pressante nécessité.

Laurent Laplante

Jean-Claude Corbeil  
**L'EMBARRAS DES LANGUES**  
*ORIGINE, CONCEPTION ET ÉVOLUTION*  
*DE LA PRATIQUE LINGUISTIQUE QUÉBÉCOISE*  
Québec Amérique, Montréal, 2007, 548 p. ; 29,95 \$



Hermann Hesse  
**L'ART DE L'OISIVETÉ**  
*Trad. de l'allemand*  
*par Alexandra Cadé*  
**Le livre de poche, Paris, 2007,**  
**286 p. ; 10,95 \$**

Hermann Hesse avait charmé le lectorat avec *Siddhartha*, *Le loup des steppes* ou encore *Le jeu des perles de verre*. Quelques courts textes lumineux demeureraient cependant inédits en français jusqu'à l'édition posthume de *L'art de l'oisiveté* en 2002 chez Calmann-Lévy. La trentaine de récits épars, écrits

par l'auteur entre 1899 et 1959, sont regroupés sous le même titre cinq ans plus tard, cette fois en format de poche.

En opposition à la quête d'excellence et de vitesse de la société, Hesse propose un nouveau rapport à l'existence qu'il nomme l'art de l'oisiveté : contre un discours axé sur la poursuite acharnée du progrès et de la réussite, il érige par bribes une défense de l'inaction. On reconnaît ici le récipiendaire du prix Nobel de 1946 avec la grande justesse de son écriture et ses propos inquiets sur l'avènement de la société indus-

trielle. À la recherche d'une utopie du beau, il lance quelques instantanés de réflexion sur la musique, la peinture, la littérature, les voyages et les rencontres, qui ne peuvent laisser le lecteur insensible. Les bons écrits résistent au passage du temps, et ceux de ce recueil – certains furent rédigés il y a plus d'un siècle – conservent une actualité mordante et repensent notre relation à la réalité.

C'est le livre d'une vie, celle d'Hermann Hesse, nostalgique et visionnaire. C'est un hymne à la beauté, une apologie de la

# Enquête, manuel, école lacanienne, santé mentale

richesse intérieure. Ce sont des mots fixés hors du temps, qui font réfléchir et incitent à un *farniente salutaire*, à savourer les plaisirs modestes de l'existence, à ce grand art de l'oisiveté. Une sorte de biographie, de testament ou de *bible-manifeste*, qui se déguste comme un digestif.

Hesse avait choisi de plonger dans la vie pour croire en sa splendeur. Ses réflexions réunies dans *L'art de l'oisiveté* montrent qu'il a ainsi su percevoir, dans la mort même, une renaissance. Par ce beau paradoxe, l'absurdité de l'existence finit par céder à sa puissante magie. Et le lecteur se laisse absorber par son entier mystère.

Nicolas Davignon

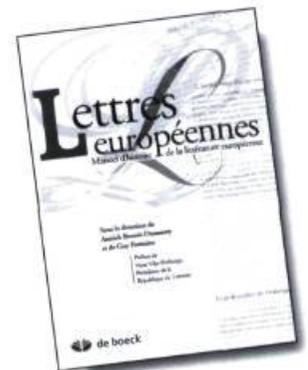
**Jean-Luc Hennig**  
**MORGUE**  
**ENQUÊTE SUR LE CADAVRE**  
**ET SES USAGES**  
Verticales, Paris, 2007,  
538 p. ; 47,50 \$

Paru à l'origine en 1979, *Morgue* était devenu un livre culte avant que les éditions Verticales décident de le rééditer. Hormis dans la littérature spécialisée, médicale ou autre, ainsi que dans le roman policier, il est rare qu'un ouvrage soit tout entier consacré au cadavre et à ses professionnels. Il faut dire que le cadavre n'est pas un objet d'étude ordinaire. Or, paradoxalement, *Morgue* n'est pas destiné (pas nommé, du moins) aux thanatologues en herbe ou aux inconditionnels de polars. Le livre se présente plutôt comme une vaste enquête journalistique où l'auteur cède presque toute la place aux interlocuteurs qu'il a rencontrés. Jean-Luc Hennig

rend compte minutieusement de ses entretiens avec des gens qui sont parfois des professionnels du cadavre : chefs d'instituts médico-légaux, garçons morguistes, brancardiers, légistes, crématistes, ou sinon, des gens appelés à « côtoyer » de près les morts, comme ce journaliste qui venait de filmer les « dessous » mortuaires de Paris ou cet écrivain qui s'était penché sur la métaphore de la morgue dans l'expressionnisme allemand. En résulte un livre prodigieusement déconcertant.

Hennig (c'est la grande réussite de son étude) parvient à enregistrer les aspects méconnus, inattendus, farfelus, voire triviaux du cadavre : couleurs, odeurs, textures, bruits et autres sensations physiques ou mentales ; tout y passe. Qu'éprouve-t-on devant la dépouille d'un enfant, d'un noyé ou d'une victime de mort violente ? Garde-t-on le souvenir des corps qu'on a autopsiés ? En rêve-t-on la nuit ? Le contact de la chair morte affecte-t-il nos étreintes amoureuses ? Peut-on continuer à manger de la viande ? On s'en doute, le terrain est tout désigné pour l'anecdote, et certains passages de *Morgue* sont franchement divertissants. Hennig use judicieusement des anecdotes : il ne leur accorde ni trop ni insuffisamment d'importance. La mort reste toujours un sujet sérieux, mais en même temps, qu'il est inutile d'aborder avec une tête d'enterrement.

Puisque les livres de Hennig ont souvent une teneur érotique, tels *Brève histoire des fesses* (1998) et *Sperme noir* (2006), on aurait pu s'attendre à ce qu'il privilégie le voyeurisme ou le sensationnisme macabres. Certains passages, il est vrai,



abondent dans cette voie (notamment la dernière section, consacrée aux maisons closes pour nécrophiles). Mais ce qui domine chez Hennig est la volonté de faire le tour de son sujet. Et convenons-en : quel sujet !

Patrick Bergeron

**Sous la dir. d'Annick Benoit-Dusauso et Guy Fontaine**  
**LETTRES EUROPÉENNES**  
**MANUEL D'HISTOIRE DE LA**  
**LITTÉRATURE EUROPÉENNE**  
De Boeck Université, Bruxelles,  
2007, 860 p. ; 59,95 \$

Les Belges Annick Benoit-Dusauso et Guy Fontaine ont été les maîtres d'œuvre d'une entreprise colossale qui vient de trouver son aboutissement dans la publication de *Lettres européennes, Manuel d'histoire de la littérature européenne*. Fruit de la collaboration d'une armée de 200 universitaires recrutés aux quatre coins de l'Europe et représentant plus de trente littératures nationales, ce manuel se présente un peu comme le célèbre *Lagarde et Michard* de nos collègues classiques dont il reprend la manière mais dont le propos s'étend à toutes les littératures européennes, du Moyen Âge jusqu'à nos jours.

Du chapitre d'ouverture intitulé « Genèse des lettres européennes » (Abélard, Saxo Grammaticus, Thomas d'Aquin) au dernier, « Tendances et figures contemporaines » (46 auteurs représentant presque autant de pays), les quinze chapitres du manuel sont conçus sur le même modèle. Pour chaque période étudiée, les auteurs font d'abord un tour d'horizon de l'Europe afin de situer les courants littéraires nationaux dans les mouvements de l'Histoire du moment. Ensuite, ils s'attardent plus longuement sur un genre littéraire qui a joui à cette époque d'un intérêt particulier (le roman épistolaire à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, le *bildungsroman* au début du XIX<sup>e</sup> ou la littérature érotique à la fin du XIX<sup>e</sup>, etc.). On présente ensuite quelques auteurs phares dont l'influence perdure encore, avant de conclure par une série de questions qui permettront à l'étudiant (et au lecteur) de vérifier son degré d'assimilation des connaissances.

*Vade-mecum* infiniment instructif pour qui s'intéresse aux mouvements littéraires, *Lettres européennes* n'est pas d'une lecture aisée, on le comprendra. Sa vocation d'outil pédagogique commande, en effet, un contenu « saucissonné »

et hyper structuré, livré dans un style neutre et imprimé dans une typographie alternant caractères gras et maigres pour faire ressortir les segments à retenir. Pour qui saura s'accommoder de sa facture scolaire, le « *Benoit-Dusauroy et Fontaine* » pourra faire office de fil d'Ariane qui permettra de s'y retrouver dans le dédale des littératures des pays européens, dédale qui dessine également une histoire des sensibilités en Europe. Mais plus que tout, *Lettres européennes* ouvre aux lecteurs curieux un vaste champ d'œuvres et d'auteurs à découvrir.

Yvon Poulin



**Slavoj Žižek**  
**LE SUJET QUI FÂCHE**  
**LE CENTRE ABSENT**  
**DE L'ONTOLOGIE POLITIQUE**  
 Trad. de l'anglais  
 par Stathis Kouvelakis  
 Flammarion, Paris, 2007,  
 542 p. ; 44,95 \$

Depuis plusieurs années, l'École lacanienne slovène, radicalement distincte de l'orientation clinique prise par les lacaniens francophones, s'affaire à construire un projet politique social-démocrate à notre époque post-marxiste. La tâche n'est pas facile, mais il peut être tout à fait utile de la poursuivre dans un lieu comme le Québec où le désert croît, où quiconque cherche à déconstruire l'intégrisme du Capitalisme Mondial Intégré représenté par une classe

## L'art et la folie...

**S'**il est vrai qu'il existe une différence entre l'art et la folie, celle-ci se réduit littéralement à un fil difficilement perceptible. Dans l'un et l'autre cas, le subconscient est libéré dans une démarche visant à rétablir l'équilibre psychique de l'individu ; et puisque la conscience claire est écartée, cet individu peut atteindre des ailleurs qu'exclut le rationnel, des lieux auxquels les lois et les interdits de la société barrent l'accès. Apparaît alors un être nouveau, hors norme. C'est précisément à cause de cela que l'on dit de l'œuvre d'art qu'elle est le reflet de la vérité profonde de l'artiste.

Aristote, en son temps, disait que les artistes étaient des névrosés. Diderot a dit qu'ils étaient des mythomanes. Si la société n'en fait pas des détraqués, si elle leur reconnaît ce besoin de communiquer et accepte leur langage, elle fait alors des artistes les meilleurs alliés du fou. Ils sont précisément ces fous « dont le langage a enfin réussi à rejoindre l'autre, à éveiller chez lui des images et des émotions plutôt que le rejet

Partant de cette idée, Folie/Culture a organisé un événement qui s'est tenu à Québec, du 11 au 15 octobre 2006. Cet événement était en quelque sorte un pied de nez au DSM (*Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders*), répertoire des diverses manifestations d'une dégradation de la santé mentale. Cette bible cependant s'est révélée bien moins exhaustive qu'on la prétendait. Folie/Culture a voulu, dans une démarche ironique, compléter le répertoire et a donc créé un DSM+. Cet événement qui rassemblait des

personnalités de disciplines diverses, originaires de six pays, a montré que les choses pourraient être différentes, que les principes, les normes qui régissent notre existence auraient pu être établis autrement. Pourquoi alors l'individu, comme l'artiste, ne pourrait-il pas être le créateur d'un monde à lui, tributaire de sa vision, de ses tendances, de ses appétits refoulés ? Pourquoi la société ne percevrait alors pas, de manière différente, celui qu'elle considère hors norme, un aliéné mental ?

Au terme de cet ensemble d'activités (débat, conférences, créations théâtrales, expositions...), cette réflexion sur la santé mentale ne pouvait pas s'arrêter. Pour la prolonger, Folie/Culture a eu l'idée de rassembler dans un ouvrage, un catalogue rétrospectif, des considérations sur le sujet signées Benoît Côté, Geneviève Desmeules, Hélène Matte, Viviane Paradis, Alain-Martin Richard, Nicolas Reeves, Guy Sioui-Durand, Lisa Vestal et Jean-Pierre Vidal. Une lecture qui, à coup sûr, fera voir la « maladie mentale » sous un jour autre.

Gérald Alexis

Sous la dir. de Céline Marcotte  
**DSM-V+**  
**DÉVIDOIR DE SYNDROMES MAGNIFIQUES**  
 Folie/Culture, Québec, 2007, 120 p. ; 20 \$

politique suintant la sottise est considéré comme suspect d'archaïsme.

Poursuivant le travail amorcé minutieusement dans *Le plus sublime des hystériques*, *Hegel passe* et *The Sublime Object of Ideology*, Žižek, membre influent de ladite École slovène, se donne trois objectifs ambitieux : introduire à certains concepts lacaniens et localiser son intervention comme rationalisme hérité des Lumières rompant avec le poststructuralisme ; permettre un « retour

à Hegel », c'est-à-dire sa relecture non comme apôtre d'un Savoir Absolu enté sur un pan-logicisme, mais comme penseur de la différence et de la contingence ; faire avancer la théorie de l'idéologie en dégagant certains des concepts (le point de capiton, l'objet sublime, la jouissance, le plus-de-jour, etc.) qui pourraient dans ce contexte devenir opératoires.

Les trois objectifs expliquent le sous-titre de l'ouvrage : *Le centre absent de l'ontologie politique*, tout comme son pro-

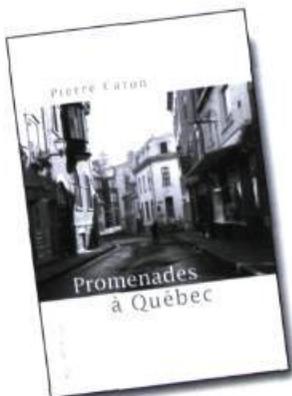
jet qui consiste à « réaffirmer le sujet cartésien », rejeté aujourd'hui par de nombreux théoriciens. Mais attention : bien loin de procéder à une remise en piste du cogito comme transparence à soi-même, Žižek propose un parcours qui vise à éclairer les modalités d'émergence du Réel dans le concret des collectivités humaines et de la nature.

Il s'agit donc d'un livre politique de gauche au sens noble du terme, prenant en compte la barbarie du Capita-



lisme Mondial à partir du malaise dans la culture qui l'affecte et dont Freud avait en son temps dégagé les mécanismes. En d'autres termes, on ne saurait s'appuyer sur une éthique libérale et conservatrice favorisant la pulsion de mort de jouissance renforcée par le surmoi. Il faut penser et vivre une autre pulsion de mort, celle qui met au jour la dimension perturbatrice du sujet et du vivre-ensemble.

Michel Peterson

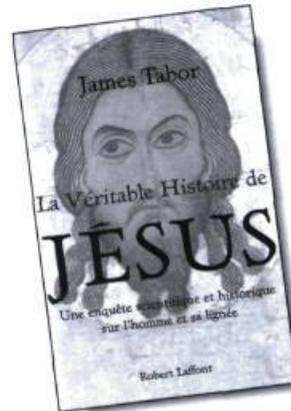


**Pierre Caron**  
**PROMENADES À QUÉBEC**  
VLB, Montréal, 2008,  
213 p. ; 24,95 \$

Le 400<sup>e</sup> anniversaire de la capitale est, bien sûr, propice aux promenades à Québec et à leur mise en valeur. De surcroît, Pierre Caron connaît suffisamment la ville, son histoire, ses mutations pour en bien choisir les aspects les plus éloquentes. Le plaisir est donc au poste et nombre de parcours attachants et trop peu fréquentés reçoivent leur dû, qu'il s'agisse de Mazerets ou du jardin des Gouverneurs. Malgré ces atouts, le

résultat laisse le lecteur sur sa faim. Peut-être parce que Pierre Caron s'est montré dans le passé moins épidermique et plus apte au renouvellement des perspectives. Peut-être aussi, soit dit de façon aventureuse, parce que les textes ici regroupés en volume ont d'abord paru dans un quotidien dont les propensions vont à la consommation tranquille plutôt qu'au recul critique ou à l'élargissement des horizons. Chose certaine, l'auteur joue en deçà de son registre quand ses propos s'apparentent à ceux du dépliant touristique que proposerait une agence de voyages. « On peut déjà anticiper, écrit-il par exemple, que les fêtes du 400<sup>e</sup> seront l'occasion de célébrer ceux qui, d'abord, ont construit les premiers ouvrages de pierre au pied et sur le cap Diamant, et ceux qui, ensuite, ont entretenu ces constructions, qui les ont reconstruites et qui, enfin, les préservent à la manière scrupuleuse des conservateurs de musées. » Ceux qui rappellent périodiquement à Québec les exigences liées à son intégration au patrimoine mondial élèveront le sourcil. Le ton qu'adopte ici l'auteur pour évoquer M<sup>gr</sup> de Laval contraste d'ailleurs avec celui que la même plume utilise pour parler du même personnage dans ses romans. Bonification explicable, mais quelque peu décevante.

À cela s'ajoutent quelques *distractions*. Lire l'éloge des « belles demeurent » de la rue d'Auteuil fait sursauter. Utiliser l'expression « faire long feu » d'une façon contraire à son sens classique, c'est étonnant. Attribuer à l'inconnu Michel Lemieux l'excellent ouvrage de



Michel L'Hébreux sur le pont de Québec, c'est disgracieux. « Se rappeler d'un passé », c'est oublier la règle de nos admirables institutrices : « Je m'en souviens, je me le rappelle ». Dans l'ensemble, les promenades sont inspirantes, mais peut-être ont-elles édulcoré l'habituelle vigilance de l'auteur.

Laurent Laplante

**James Tabor**  
**LA VÉRITABLE HISTOIRE DE JÉSUS**  
**UNE ENQUÊTE SCIENTIFIQUE ET HISTORIQUE**  
**SUR L'HOMME ET SA LIGNÉE**  
Trad. de l'américain  
par Bernard Cohen  
Robert Laffont, Paris, 2007,  
346 p. ; 29,95 \$

James Tabor dirige le Département d'études religieuses de l'Université de Caroline-du-Nord. C'est un spécialiste reconnu des religions archaïques et ses déclarations ne devraient donc, de prime abord, pas être considérées comme farfelues. D'ailleurs, le contenu de *La véritable histoire de Jésus* est le résultat de vingt-cinq années de recherche scienti-

fique. Et pourtant, il faut l'avouer, ce que Tabor y affirme a de quoi soulever les passions ou, à tout le moins, laisser perplexe.

La naissance de Jésus n'aurait rien eu à voir avec une « immaculée conception » puisque son procréateur aurait été un soldat romain nommé Panthera. De plus, Marie aurait eu d'autres enfants, donnant à Jésus au moins quatre frères et deux sœurs. Ceux-ci auraient été les enfants de Joseph ou de son frère Clophas. Jésus, lui-même, aurait eu avec Marie-Madeleine un fils nommé Jude, décédé en bas âge. C'est donc toute une saga familiale digne d'un roman-feuilleton qui aurait marqué la vie de Jésus, selon James Tabor. Et il faut reconnaître que son argumentation s'appuie sur des documents et découvertes qui paraissent fort sérieux.

Plus encore que la vie de Jésus et de sa famille, Tabor remet en question les fondements mêmes du christianisme. Selon lui, le Christ n'aurait eu aucune intention de créer une nouvelle religion, car son mouvement s'inscrivait tout à fait dans le cadre du judaïsme. Les frères de Jésus, qui auraient pris la relève à la tête du mouvement messianique, auraient conservé la même orientation. C'est saint Paul, parti évangéliser les gentils à Rome, qui en serait arrivé à la définition d'une nouvelle foi chrétienne. En parlant de Paul, James Tabor déclare : « Ce qui est sûr, c'est qu'il a accepté d'œuvrer au sein d'un système qu'il réprouvait afin de le transformer de l'intérieur ». Paul affirmait tenir son autorité de « Jésus-Christ et Dieu le père ». Pourtant, il s'était joint au mouvement tardivement, après la mort de Jésus, et n'aurait jamais rencontré le Christ.

En somme, on le voit, *La véritable histoire de Jésus* est un ouvrage passionnant et propre à susciter une polémique enflam-

mée. Gageons que les démon-  
strations de son auteur ne man-  
queront pas de réfuteurs...

Gaëtan Bélanger

---

**Eric Clapton**  
**CLAPTON PAR**  
**ERIC CLAPTON**  
*Trad. de l'anglais*  
*par Florence Bertrand*  
**Buchet-Chastel, Paris, 2007,**  
**308 p. ; 34,95 \$**

---

Les autobiographies de stars fascinent toujours, en ce qu'elles ouvrent une fenêtre (plus souvent une lucarne) sur l'être profond qui se cache derrière la façade publique, la personne nue, avec ses vulnérabilités, ses faiblesses, l'individu fragile qui nous ressemble, en fait.

Le plus souvent, le souci du sujet de justement préserver cette image savamment façonnée et entretenue limite l'intérêt et la sincérité de l'exercice autobiographique. Parmi les musiciens, acteurs, chanteurs, rares sont ceux qui se livrent réellement en pâture au jugement du public, ne donnant que quelques morceaux choisis pour titiller l'appétit sans aucunement rassasier. Et pourquoi en serait-il autrement ? Une démarche totalement ouverte exigerait de l'auteur une foi en l'humanité touchant à la naïveté et aux pulsions suicidaires.

Long préambule pour parler d'un ouvrage qui me semble une exception dans ce domaine. Dans *Clapton par Eric Clapton*, publié chez Buchet-Chastel, le grand guitariste, chanteur et compositeur britannique met son âme à nu, mais avec une pudeur et une sobriété remarquable, sans désir de séduire, comme on se raconte à un ami trop longtemps perdu de vue ou à un thérapeute empathique.

Enfant naturel né au crépuscule de la guerre, Eric Clapton n'a pas connu son père (un sol-

## Pierre Vadeboncœur, homme libre

**F**réquenter les textes de Pierre Vadeboncœur, c'est s'ouvrir à l'intelligente complexité d'une pensée et d'un style sans guère d'équivalents québécois. Les fréquenter sous la houlette d'accompagnateurs de grand calibre (Yvan Lamonde et Jonathan Livernois), c'est accroître en soi les chances d'une souhaitable imprégnation. Leur présence, en effet, est discrète, pertinente, tournée vers l'auteur ; quelques lignes leur suffisent.

Vadeboncœur, homme libre entre tous, atteint ici à la suprême liberté, à celle qui soustrait la personne à ses propres dictatures autant qu'à celles du milieu ou des proches. L'auteur ne renie pas ses amitiés, mais il stigmatise Pierre Elliott Trudeau, Jean Marchand, Gérard Pelletier, Jean-Louis Gagnon, Henri Bourassa, etc. chaque fois qu'ils le méritent. Cela est déjà courageux. Les pourfendre après les avoir louangés ou leur rendre hommage au lendemain des pires reproches, voilà qui ajoute l'humilité et l'honnêteté au courage. Vadeboncœur s'expose alors, en pleine connaissance de cause, aux moqueries faciles de ceux qui se gaussent alors de son instabilité. Gérard Pelletier sera de ceux-là. C'était ne pas percevoir en Vadeboncœur une authenticité si nourrie de liberté qu'elle arrache la pensée aux ornières du passé. Ce que Vadeboncœur a commis hier ne saurait prévaloir contre ce qu'il estime juste aujourd'hui. L'entêtement est souvent une prison. Henri Bourassa reçoit donc les éloges après les coups, le souverainisme obtient créance et appui après avoir écopé de moqueries, etc. Vadeboncœur n'éprouve même pas le besoin d'ergoter au sujet de ses remises

en question : quiconque a compris son culte du réel devrait avoir saisi du même coup que les mouvances dans la réalité obligent à amender les verdicts en conséquence.

Un exemple mérite et reçoit d'ailleurs de Lamonde et de Livernois une attention particulière : celui de *Cité libre*. Lié à la revue, Vadeboncœur la juge pourtant avec grande vigueur : d'après lui, elle aura servi au diagnostic sans parvenir à des propositions utiles. Quand débute *Parti pris*, Vadeboncœur, sans abandonner *Cité libre*, s'incline devant l'audace et la fécondité de la rivale. On ne s'y épuise pas en arguties ou en plans peaufinés à l'infini, mais on fonce, on bouscule, on entre dans le futur comme la génération précédente ne savait pas le faire.

Autre facette admirable et inimitable de cette incarnation vivante de la liberté, l'aptitude de l'auteur à lier toutes les manifestations de la créativité. Borduas reçoit son dû, comme le syndicalisme, comme la langue, comme le sacré, comme l'éthique. Tant il est vrai que la liberté ne se connaît de limites que celles qu'impose le sens des responsabilités.

Laurent Laplante

---

**Pierre Vadeboncœur**  
**UNE TRADITION D'EMPORTEMENT**  
**ÉCRITS (1945-1965)**  
**Presses de l'Université Laval, Québec, 2007,**  
**181 p. ; 24,95 \$**

dat canadien), et ne connaîtra l'identité de sa mère, qu'il croyait être sa sœur, qu'à neuf ans. Musicien précoce et génial, versé dans la beauté mélancolique du blues et dans la tourmente du rock, Clapton laissera exploser son talent dès l'adolescence, se joindra au groupe Cream avec lequel il accédera à la renommée. Mais, relate le musicien dans son autobiographie, en marge de ce succès, une souffrance profonde le tourmentera sans relâche, un

trouble de tous les instants qui le plongera pendant la majorité de sa vie adulte dans tous les excès, ceux de la drogue et de l'alcool au premier chef. À un point tel que le lecteur se demande comment le musicien a pu survivre à tant de dissolution.

*Clapton par Eric Clapton* se lit ainsi comme une longue suite de cuites sordides, de descentes aux enfers, d'exaltations suivies de profondes déprimés, ponctuées par des concerts du plus haut niveau, par la gloire, par les

méandres de la vie d'artiste aux côtés des plus grands de la musique, les Harrison, Hendrix, Rolling Stones...

Sans fard, Clapton parle de sa conduite exécrationnelle avec les femmes de sa vie, de la perte de son jeune fils Connor, puis de la lumière au bout du tunnel et de la rédemption, de l'espoir d'une vie saine. Éclairant et sans complaisance, le livre ne fait qu'ajouter à l'admiration que l'on peut éprouver pour l'homme.

Florence Meney

